

Ruedo ibérico : une polémique...

■ ***Nous publions ci-dessous des extraits d'un échange de correspondance peu amène entre Albert Forment, auteur du désormais célèbre José Martínez : la epopeya de Ruedo ibérico, et Freddy Gomez, relative au dernier numéro du bulletin. La polémique dura ce que durent les roses. Il en reste quelques épines. Voici :***

Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre amabilité pour m'avoir fait parvenir le bulletin de critique bibliographique *A contretemps*, spécialement consacré à Ruedo ibérico, que j'ai lu, bien entendu, très attentivement. Si un jour mon livre était réédité – ce qui m'étonnerait, vu le petit succès qu'il a eu –, je ne manquerais pas d'y intégrer quelques-unes des opportunes critiques qu'il contient : bibliographie erronée, données approximatives et fausses appréciations.

Je n'ai pas le plaisir de connaître José Fergo, mais j'aimerais revenir sur certains points de son analyse. J'avoue, d'abord, ne pas bien comprendre – et le même reproche s'adresse à Alberto Hernando – les raisons d'une telle colère contre le fait qu'un docteur en histoire de l'art, ayant licence d'histoire de surcroît et exerçant la profession d'aide-bibliothécaire, ait osé écrire un livre sur votre ami José Martínez [...] Pour ce faire, j'ai, bien sûr, demandé à être payé. Si les plombiers et les électriciens reçoivent salaire, je ne vois pas pourquoi les historiens n'exigeraient pas pour leurs travaux un peu d'argent, moins pour sûr que les dignes représentants des professions sus-mentionnées (les entrées pour mon livre furent inférieures, par heure travaillée, à celles des ramasseurs d'oranges de ma localité, mais on sait bien que les travaux intellectuels ne méritent pas d'être rémunérés : ils sont socialement inutiles, comme nous le rappellent les conservateurs).

J'ai moi aussi un grave reproche à vous faire : votre incapacité, tant d'années après la disparition de l'entreprise Ruedo ibérico, à l'avoir tirée de l'oubli pour la faire entrer dans l'histoire. José Martínez était – et continue à être – pâture pour académiciens et matière de congrès hyper-spécialisés. D'où mon flash-back initial et autres trucs littéraires, que je sais faciles, pour appâter le lecteur moyen, même s'ils incommode l'érudit professionnel ou le vieux compagnon de route. Personnellement, je trouve honteux qu'il me soit revenu à moi, inculte et provincial, comme vous le rappelez avec un évident plaisir élitiste d'aristocrate, et non à vous, qui avez imaginé écrire tant de bons livres, le mérite d'honorer publiquement la mémoire de José Martínez en lui consacrant un livre consistant et ayant atteint une certaine diffusion. J'y ai consacré deux ans de ma vie, sans vacances ni week-ends, à raison de six à huit heures, après ma journée de travail. Les vrais intellectuels sont bizarres. Combien de temps ont-ils passé à revendiquer sa mémoire et, pourquoi pas, son idéologie, ceux qui, comble du ridicule, s'instaurent gardiens de la flamme sacrée ?

Mon livre a, bien sûr, des défauts et des lacunes. Personnellement, la critique de Fergo me semble intelligente et drôle, y compris dans le registre du mépris. En certains points, cependant, elle semble un peu autiste et à côté de la plaque par rapport à ce que j'ai écrit, quand elle analyse les thèses anarcho-marxistes du Martínez des années 50. [...]

Quant au caractère de José Martínez, je n'aurais pas tant insisté sur sa personnalité, ses aventures amoureuses, etc., si elles n'avaient à ce point influé – et comment ! –, comme je le précise dans le prologue, sur sa vie publique. Je suis peut-être un irréductible provincial incapable de saisir la "grandeur" de Paris et de son Quartier latin, dont vous semblez tant imprégnés, mais si quelqu'un s'entête à écrire des brûlots anarchistes tout en étant actionnaire majoritaire et propriétaire d'une maison d'édition et en frappant les femmes qu'il côtoie, il doit bien être aussi un peu patron et un peu machiste. [...]

Quant à la critique de Marianne Brull... Personnellement, je la connais et je l'apprécie, mais son comportement est celui d'une atrabilaire. [...] Sa critique de la bibliographie est carrément démentielle : malgré mes demandes réitérées, elle a refusé de la corriger, en sachant que je n'avais pas la possibilité de l'élaborer, n'ayant pas à ma disposition une collection complète et exhaustive du fonds Ruedo ibérico. [...] Et voilà qu'elle donne une bibliographie complète à une revue, *A contretemps*, que personne ne lit et que les chercheurs, les seuls à s'y intéresser vraiment, auront des difficultés à trouver, ou ne trouveront pas. Quant au français, je ne sais pas pour quelle raison elle dit que je l'ignore : je le parle, le lis et l'écris depuis l'âge de dix-sept ans. [...]

Pour finir, j'ai été attristé, Monsieur, par l'aspect années 60, hors du temps et hors de propos, de *A contretemps*. Les gens de gauche ont besoin de libertaires irrévérencieux de votre acabit qui luttent contre les

lieux communs avec intelligence et acuité. Est-il vraiment utile de consacrer tant de temps et d'argent à critiquer un livre qui, objectivement, a si peu d'importance, quand il est tant de terribles injustices contre lesquelles se battre. C'est se tromper de cible. Ou tirer n'importe où. Mon livre existe à peine, et votre revue même pas. Quant à José Martínez et à Ruedo ibérico, ils sont retournés au silence. Pourquoi ne le brisez-vous pas en faisant quelque chose de plus conséquent ? Un autre livre, par exemple. En aidant honnêtement son auteur. Ensuite, il écrira ce qu'il voudra et votre vanité se sentira de nouveau trahie. Mais n'est-ce pas le prix de la liberté ? Un salut de celui qui espère être votre ami.

Albert Forment (Sagunto, le 31 mai 2001.)



Très distingué biographe,

En matière de polémique, la difficulté réside dans le dosage de la réponse en fonction de la qualité de l'attaque. Le silence peut être une méthode. Le débordement rageur, une autre. Se taire ou monter aux rideaux : cruel dilemme. Votre lettre est d'un autre genre : colère, mais sous contrôle. Une grosse fâcherie et un ton de garçon bien élevé. Au moment de vous répondre, la confusion est donc bien réelle tant je me sens déconcerté par vos exquises manières et votre manque de talent polémique. Le "libertaire irrévérencieux" que vous dites n'aime pas la soupe tiède, mais comme il n'est d'autre façon, très distingué auteur, et pour en finir une fois pour toutes avec cette affaire, voici, en cinq points et brièvement, ce que je voulais vous dire :

1.– Nous avons consacré à votre livre 32 pages serrées. Plus que quiconque, sans doute, partant, de surcroît, de l'évidence qu'en cette contrée, personne, ou presque, ne l'avait lu. Nous l'avons fait parce que le sujet – et non le livre – nous semblait mériter un tel effort. Sur le pavé, épais et confus, tout est dit. Sur le thème, tout reste à dire.

2.– C'est une crétinerie de catholique de base de nous présenter comme des "gardiens de la flamme sacrée". C'en est une autre – de provincial complexé – de nous cataloguer d' "élitistes". Quant à nos tics d' "érudits" – dont la qualification n'est en rien insultante, sauf pour les modernes "Messieurs-Je-Ne-Sais-Rien" –, nous les laisserons en suspens pour revendiquer ce que nous sommes vraiment : des lecteurs exigeants et critiques. Et nous le prouvons. Que cela vous irrite, c'est normal !

3.– Comme le dit justement Marianne Brull, le livre sur Ruedo ibérico reste à écrire. Les témoins directs ne sont sûrement pas les plus indiqués pour le faire. Il demeure possible, néanmoins, qu'un chercheur studieux – ou une chercheuse studieuse – prenne cette histoire au sérieux et tente de la comprendre, sans préjugés d'époque ni attaches affectives ou financières. Il lui faudra travailler beaucoup, c'est sûr, et savoir tirer profit du copieux matériel et des témoins qu'il aura sous la main. Il lui faudra encore avoir de la méthode et de profondes connaissances d'un temps qui fut, tout à la fois, terrible et divin, désespérant et enthousiasmant, déprimant et joyeux, mais, en tout cas, riche en luttes et en émotion. Alors, et alors seulement, cette aventure sortira de l'oubli et/ou de la confuse remémoration pour devenir histoire.

4.– Quant au modeste bulletin qui vous a tant irrité – si, si, ça se voit... –, que pouvons-nous y faire ? Vous conseiller de prendre les choses avec sérénité et moins de tristesse (elle fait rire). "Hors du temps et hors de propos" ? C'est précisément ce que nous prétendons être, subtil observateur, comme l'indique explicitement son titre... Quant à l'apostille esthétique sur son aspect "années 60", elle est sans doute la preuve de votre excellentissime avis de docteur en histoire... de l'art.

5.– Reste la question du français. Il me plaît que vous le compreniez et pardon pour l'offense. En guise de réparation, je vous offre cette citation, sachant par avance qu'elle vous agréera : " *Que ceux qui ignorent apprennent, que ceux qui savent aiment à se ressouvenir* " (Hénault).

C'est tout pour aujourd'hui, très distingué biographe. Pour moi, c'en est assez et, pour vous, c'en est sûrement trop. Courtoisement,

F. Gomez (Paris, le 19 juin 2001.)

